Les clés de l'interculturel | La distance hiérarchique

Publié le : 14/08/2026 - 12:18

Transcription :

[Générique]

Bonjour. Bienvenue dans Décalages culturels, la chronique qui décrypte des malentendus culturels à l'université avec des témoignages d'étudiants, d'enseignants et l'éclairage d'un ou une spécialiste de l'interculturalité. Comment se comprendre ? Comment avancer ensemble quand on ne partage pas la même culture ? En arrivant sur les bancs des universités françaises, certains étudiants internationaux sont surpris par des manières d'être ou des manières de faire très différentes de ce qu'ils ont connu jusque-là. Cet étudiant va nous en parler.

Je suis Armando, de nationalité béninoise, j'ai 27 ans et actuellement je suis en Master 1 des sciences du langage à l'Université Paris Cité.

Avant d'étudier en France à l'Université Paris Cité, Armando a suivi une licence en linguistique au sein de l'Université d'Abomey-Calavi au Bénin. C'est là qu'il a eu son premier contact avec le monde universitaire jusqu'à sa découverte des facultés françaises cette année.

Au début, je voyais les professeurs ici comme chez nous. Je prends un exemple, tout simplement. Par exemple, avant de poser une question en classe par exemple, je dis « excusez-moi madame, désolé, je vais vous poser une question » et tout ». Elle dit : « Mais mais non, ça, ça me fait plaisir. Si vous posez des questions, c'est pas un dérangement. Si vous perturbez pas le cours, vous voyez, c'est mon devoir de répondre à tes questions et tout. Donc vous posez des questions,

il n'y a pas de problème. » Parce qu'en fait, chez nous, tu n'as pas le droit de couper la parole au professeur quand il parle. Je peux lever la main, il peut voir ma main et ne pas réagir. Mais ici, dès que j'ai pas compris, je peux arrêter le professeur. « Alors, moi j'ai pas compris. Vous voyez telle ou telle chose ? » Dès que j'ai levé la main, le professeur, il s'arrête. Un mail au professeur béninois, je vais, je vais être très, très respectueux. D'abord, je vais choisir mes mots. Je peux dire bon « Bonjour Monsieur, d'abord, je vous prie de bien vouloir m'excuser pour le dérangement, mais j'ai tel, tel problème et tout. » Et puis à la fin, je lui dis bon, s'il reçoit mon mail, qu'il veuille bien, je vous en prie, me répondre pour que je sois situé et tout. Alors qu'ici en France, je peux dire « Bonjour Madame Japta, je vous contacte au sujet de telle ou telle chose que je n'ai pas compris [comprise]. Je vous prie de bien vouloir m'éclairer par rapport à ça » et je lui dis ben, merci quoi, tout simplement. Donc voilà. Pour mes profs ici, j'ai pas

à m'excuser du dérangement, j'ai pas à dire « ouais désolé d'avoir pris votre temps et tout » donc voilà quoi. Toujours est-il que le soin que les professeurs apportent aux étudiants ici, vous voyez la valeur qu'on leur donne, la considération qu'on leur donne, n'est pas forcément la même qu'au Bénin, en fait. Chez nous, le professeur n'est pas l'égal de l'étudiant. Le professeur est vu comme un parent. Vous voyez ce que je veux dire ? Un père. Moi, je ne vais pas aller parler à mon père comme les jeunes Français le font ici. C'est pas possible. Je risque, il risque de me gifler. Et c'est pareil pour le professeur, c'est comme ça on les voit.

Alors, Cécile Lazartigues-Chartier, vous êtes experte en interculturel. Armando est donc un étudiant béninois à Paris Cité et on l'entend, il a mis du temps avant d'oser contacter ses professeurs en France, avant de leur écrire des mails avant d'oser aussi lever la main en cours pour poser des questions, notamment par peur de déranger. Comment expliquer un peu plus en détail ces

réticences-là ?

Alors, c'est classique et je trouve très intéressant comment il a évolué et comment il a pris en charge finalement une adaptation plus adéquate par rapport à la France. Il y a la distance hiérarchique au Bénin, l'importance de l'enseignant, du maître qui est comme sur un peu un piédestal, le détenteur du savoir qui est en haut, qui donne son savoir aux jeunes en bas. L'inaccessibilité fait partie du prestige. Je distille ma connaissance à petites gouttes et finalement vous vous devez de venir vers moi pour en profiter. Donc interférer là-dedans, ça veut dire rentrer dans le Saint des saints, finalement. C'est se permettre de poser une petite question alors que moi je ne suis qu'un élève. Donc, finalement, on consolide cette hiérarchie verticale. Donc, en France, elle est un peu moins verticale. Donc, on va vers le professeur en disant « excusez-moi de vous déranger, est ce que c'est... » Et là on rentre dans le sujet, mais quand même, il y a une petite hiérarchie.

Si on extrapole sur, par exemple le Canada ou les États-Unis, le professeur même à l'université peut être mis au défi. On peut le questionner, on peut requestionner la dynamique de son travail ou le... pas le prendre en défaut, mais challenger justement sa façon de voir ou ce qu'il présente. Alors qu'en France, oui, on peut amener à poser des questions, mais c'est quand même lui l'autorité. Donc on voit qu'il y a un crescendo dans la façon d'interagir, donc la distance hiérarchique, la sacralisation au Bénin de la vision du professeur. Et puis quelque part, ça incarne une sagesse, une structure qui est de la société béninoise, de la famille presque. C'est l'ancien qui donne sa sagesse, qu'on ne remet pas en cause surtout.

Et d'ailleurs, Armando fait le lien avec un père.

Tout à fait. Et c'est ça qui est intéressant, c'est que l'obéissance, la déférence, le respect, c'est hyper important. Le silence est une marque de respect pour

Armando. Acquiescer, l'écoute... ça, c'est des valeurs de respect. Alors que le respect en France, ça pourrait être de dire « je pose des questions pour avoir plus d'informations ». Et c'est aussi en France, la culture du débat, même si à la fin, à la toute fin, le professeur a quand même la clé de la connaissance.

Quels conseils on pourrait donner à Armando pour qu'il tire au mieux profit de son expérience universitaire française, au contact d'une autre culture ?

La première chose que je dirais, c'est que lui, il a déjà fait un grand travail en disant « ben maintenant, je vois comment je peux agir avec mes professeurs » et développer ce muscle interculturel, de dire « d'où je viens, on fait comme ça, ici, on fait différemment, comment je peux trouver ma façon à moi de rester moi-même et respectueux d'où je viens. » C'est important pour moi la déférence, par exemple par rapport au professeur. Mais je vais me pousser un petit peu, sortir

de ma zone de confort sans aller dans la zone de panique.

Par exemple là, la zone de panique pour Armando, ça serait tutoyer son professeur ou d'oser poser plein de questions. Peut-être qu'il n'a pas besoin d'aller là en fait, à cet endroit-là.

En fait, de rester dans la zone de confort qui s'ouvre au fur et à mesure et qui s'agrandit. Et ça c'est incroyable, c'est je suis béninois, j'étudie en France et je m'adapte. Mais je garde la chaleur, le respect pour les gens, une façon d'être béninois qui fait partie de ma de ma vie en fait, et de ma richesse.